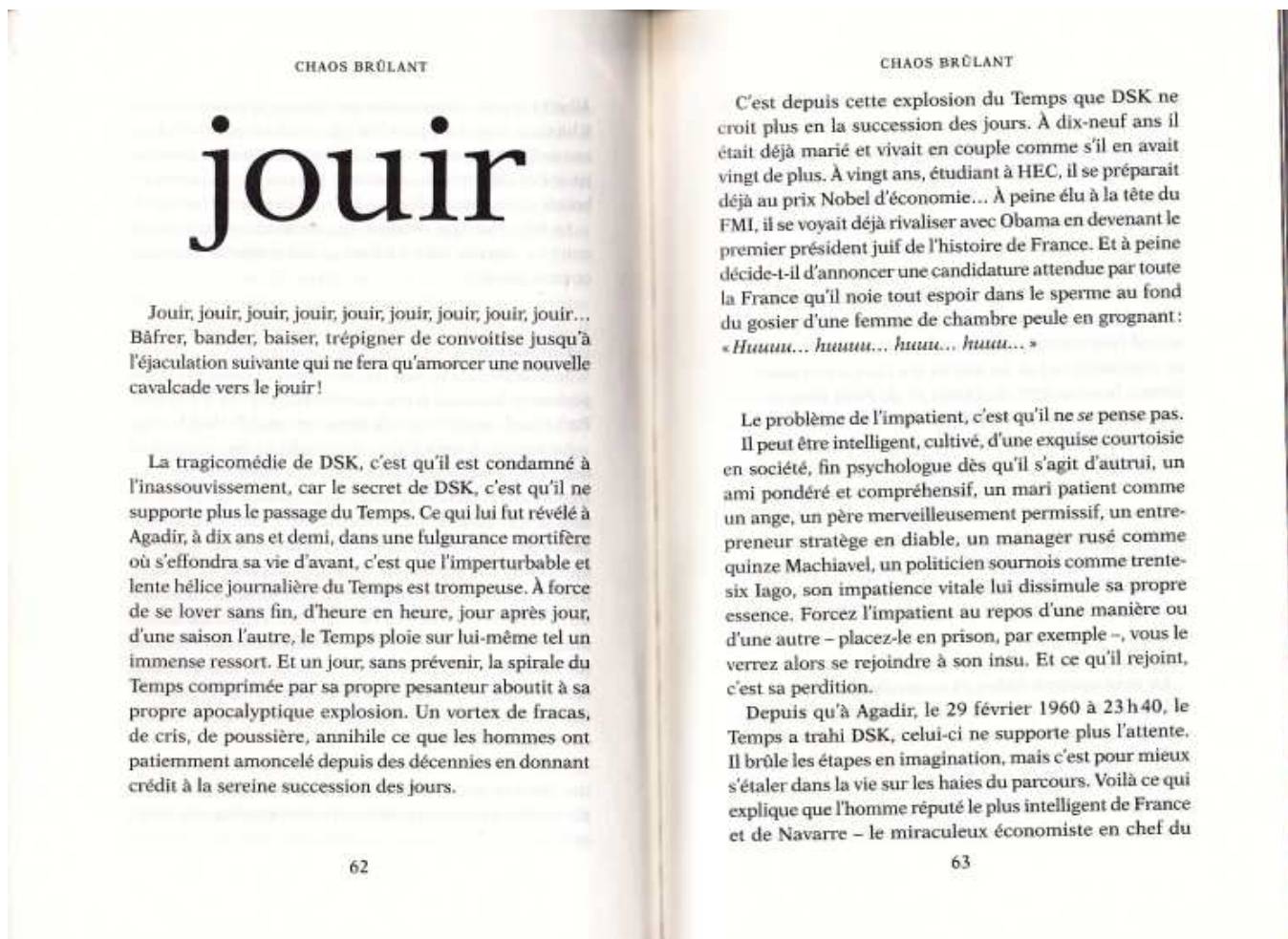


Une éruption d'audace verbale

"The Eruption of a Verbal Audacity"

A Conversation About Chaos brûlant, "Burning Chaos".

Questions en anglais, réponses en français



Stéphane Zagdanski, Robert G. Margolis

To the blessed memory of Charles Mopsik

1/ Robert G. Margolis: Let us begin with the title of your new novel *Chaos brûlant*, “Burning Chaos”. The title is used with reference to a sentence by Friedrich Nietzsche, which you also employ as the epigraph to your novel: “Civilization is only a thin film over a burning chaos.” What is this “Burning Chaos”? What does Nietzsche and, therefore, do you mean by it?

In “Thus Spake Zarathustra,” Nietzsche writes: “One must still have chaos in oneself to be able to give birth to a dancing star.” And: “I tell you: you still have chaos in yourselves.” Is this “chaos” the same as the “Burning Chaos” your novel invokes? Is the narrator of your novel, whom you name “Bag O’Bones,” and his friends, other mad residents of the Manhattan Psychiatric Hospital, and who are the different commentators--whose characters are themselves commentaries, on the ‘text’ of the DSK Affair, are they differently “mad” *in relation to this chaos-within* than the madness of your story’s protagonists, DSK and the others? In other words, you, by your novel’s title, and in concert with Nietzsche, seem to indicate something primordially and universally structural with regard to individual, social, and cultural ‘realities’. What is it?

If you will allow, a further variation on this first question (and which anticipates my second question): In your writing, you always are working,

in one mode or another, and though it may not be immediately evident, with Jewish Thought and Literature. Jewish Thought and Literature has long realized that the ‘original Chaos’, *Tohu ve-Bohu*, and the ‘Darkness upon the face of the Deep,’ are, so to speak, pre-primordial realities upon which the ‘works of the Beginning’, that is the creation of this world, are ‘built’. May we infer that you, as author, are aware that, in its own way, the Book of Genesis, and the Hebrew Bible as a whole, speaks of and makes one of its themes this same “Burning Chaos,” which humanity’s ‘works’, its civilizations, will only thinly cover, if even that?

Stéphane Zagdanski : En réalité, ce n’est pas tant l’idée du chaos, au sens d’un désordre universel, qui m’a d’abord intéressé dans la phrase de Nietzsche tirée de la *Volonté de puissance*, que celle de la « fine pellicule » de la civilisation – *die Kultur* écrit Nietzsche – qui dissimule ce chaos brûlant.

Vous remarquerez pour commencer que la phrase de Nietzsche permet en anglais comme en français de jouer sur le mot « *film* » (« pellicule » en français), avec la référence au cinéma, c’est-à-dire à la spectacularisation hypnotique des événements. Tandis que, dans la version originale, « *Apfelhäutchen* » évoque la peau d’une pomme, sans aucun *witz* celluloïdique possible puisque Nietzsche, sombrant en 1889, ignore la naissance du cinématographe. Ce *witz* sur le mot « pellicule » est important. En effet, sans sa médiatisation à outrance, l’affaire DSK, qui est le cadre mais non le cœur de mon roman, n’aurait eu qu’une répercussion très mineure. Or, comme tous mes autres livres, *Chaos brûlant* se veut entre autres une critique virulente de la façon dont les cervelles sont empoisonnées

par les images au détriment de la parole, pour le dire simplement. D'où le chapitre sur la généalogie de l'hypnose allant de Daguerre à Twitter, par exemple.

Pour continuer sur la phrase de Nietzsche, il faut aussi apporter une grande attention à la « brûlure » du chaos, qui correspond tout à fait à l'état calciné et embrasé de notre civilisation déclinante – je parle de la civilisation occidentale –, dont le brasier autodévorant entraîne dans son désastre concret toute la planète. D'où le chapitre de *Chaos brûlant* consacré au réchauffement climatique, à la pollution et à la fonte catastrophique de la Banquise. En comparaison, l'Enfer de Dante est une spirale de châtement hiérarchisée, donc ordonnée, et glaciale. Nous n'en sommes plus du tout là. De même que le « chaos » au sens grec, et Nietzsche le savait, n'est pas l'anarchie d'un univers qui court à sa perte : « *Chaos* », écrit Heidegger en référence à Hésiode, « entend initialement l'*entrebâillant* et renvoie au sens de l'Ouvert sans base, sans fond, abyssal, de la fente béante ». Le chaos, chez Nietzsche, c'est l'informel bouillonnement de la vie même en tant qu'il précède toute délimitation. Et il est lié à l'essence de la vérité, l'*alèthéia*. C'est « le connaissable à connaître », explique encore Heidegger, « nul réel ne précède cette béance ; il ne fait jamais qu'y rentrer. Tout ce qui apparaît est à chaque fois déjà devancé par elle ». Tout cela pour vous dire que mon « chaos » n'est pas davantage celui de Nietzsche que la « pellicule » de mon *witz* n'est la peau d'une pomme, ou alors c'est une pomme infectée de pesticide !

Au fond, c'est entre les mots de cette belle phrase de Nietzsche que se situe le propos de *Chaos brûlant* : dans l'idée du voile qui dissimule le déclin fatal, du leurre spectaculaire donc, mais aussi de la finesse de cette

dissimulation qu'une éruption d'audace verbale peut déchiqeter, dévoilant alors le revers d'aliénation du nihilisme contemporain.

Les personnages du Manhattan Psychiatric Center : Luc Ifer, Sac d'Os, Artaud, Marx, Guy D. (Debord), Freud et Kafka – et on pourrait y ajouter Goneril, la fiancée de Sac d'Os, qui incarne, elle, l'incohérence hyperbolique de la propagande publicitaire –, symbolisent différents aspects de la déchirure du leurre. Chacun dispose d'une aptitude à la lucidité, un peu comme des super-héros ayant chacun un pouvoir propre (Sac d'Os se compare d'ailleurs à Daredevil)... Leur folie n'est pas l'individualisation de la démence du monde, elle en est plutôt l'extrême raffinement, ce qui leur permet d'entrer en résonance avec elle pour mieux la distinguer et la dénoncer, d'une part, et pour d'autre part oser tout dire, car ils sont tous profondément habités par la Parole. C'est elle qui les sauve du Gouffre dans lequel le Chiffre, la Finance globale pour être précis, est en train d'engloutir la planète. Vous connaissez le mot de Joyce : « *Word, save us !* » Voilà, ils sont un peu les apôtres de la Parole, *the apostles of the Word* pour le dire en anglais... C'est ce qui les distingue des déments ordinaires de mon roman : DSK, Sarkozy et les autres (à l'exception de Brafman qui dissimule lui aussi une sorte de secret mystique). Ceux-là s'expriment et travaillent au nom du Chiffre, non de la Parole.

Quant au Tohu-Bohu de la Genèse, il ne participe en rien de ce que je désigne comme « chaos brûlant » (lequel n'est pas strictement non plus celui de Nietzsche, je viens de l'expliquer). D'abord parce qu'il précède la création, il ne la clôtur et ne la menace pas, contrairement au chaos contemporain. Et surtout parce que le Tohu-Bohu biblique est intimement lié à la noble souveraineté de la Parole. Il s'agirait même, disent certains textes

traditionnels juifs, de l'encre dans laquelle le divin calame a trempé pour écrire et créer le monde... On est loin des crapuleries de Goldman Sachs crétinement glosées par Standard & Poor's !

2/ Robert G. Margolis: Perhaps a better English translation of Nietzsche's sentence would then be: « Civilization is only a thin skin on a burning chaos. » As an aside, I had made a note to ask you about the dissimilarity between Dante's Inferno and the « burning » of the chaos of the contemporary world. We do not, as did Dante in Hell, move through veilings and unveilings of knowledge, of interiority, toward ever more receptivity to the « good of the Intellect », which is, as well, the good of the Word. The « burning » of « burning chaos » does not, if you will, 'burn us into light', as does Dante's Inferno. And yet, as you just articulated it so beautifully, an « eruption of verbal audacity »--a fulgurating effusion of « the good » of the Word, can similarly or samely break through to rend and unveil the congealed, concantenated, ossified nihilist opacities of our time.

In this sense, your writing, in its entirety—'fiction'/'non-fiction', novels, essays – is a sustained and sustaining, a renewing and renewable « eruption of verbal audacity ». You mention a continuity of intent and purpose between your novel *Chaos brûlant* and all your previous books. In the Preface to the second edition (published in 2005) of your first published book, *L'impureté de Dieu*, "The Impurity of God," you wrote: "My ambition, which has remained intact and been reiterated in each of the books I have written since [publication of this first book in 1991]—including those that *apparently* are furthest from Jewish Thought, was to unite *in myself* this

strange [that is, the Jewish] spiritual tradition with literature, as Kafka and Philip Roth had previously effected it. Nothing has ever weakened my resolve or my desire to make such an alliance, otherwise unknown in French...”

Readers in English have not yet been introduced to the vastly subtle, multitudinously resonant play of combinations and permutations of Jewish Thought with literature which permeates and pervades all your writing. Can you speak about a few instances—that you regard as especially exemplary or significant, in *Chaos brûlant*, in which this interior “alliance” achieves its plenary expression in your writing?

Stéphane Zagdanski : Je pense que votre première traduction de l’expression de Nietzsche par « *a thin film* » est parfaite ; elle correspond en effet à merveille à ce passage de *Chaos brûlant* où je dénonce la vampirisation celluloïdée du monde :

« Pragmatiques, les Américains peaufinent déjà des scénarios de série et de film inspirés du scandale. Cela fait d’ailleurs longtemps que le succube Celluloïd a pompé l’entièreté de la vie publique américaine, de laquelle il ne se distingue plus.

– Le cinéma ! dit Luc. Cette industrie de la frigidité faite farce ! Demandez donc à Artaud le bien qu’il pense de ce “monde mort, illusoire et tronçonné”. C’est tellement vrai que je ne suis pas sûr de ne pas l’avoir pensé avant lui. Demandez-vous pourquoi dans la petite ville d’Oswiecim que les Allemands renommèrent “Auschwitz” en l’occupant, si les SS avaient interdiction de fréquenter les bars et les restaurants, le petit cinéma de la ville leur était strictement réservé... »

Bien entendu, *Chaos brûlant* ruisselle de pensée juive. Je ne pense pas seulement aux thèmes apparents : l'étrange attitude d'inversion «tiqounique» de Brafman, l'avocat de DSK, dont toute la carrière a consisté, en plaidant pour les pires crapules mafieuses contre la bienséance puritaine de l'Amérique, à réparer le tort fait aux siens lors de la Nuit de Cristal. Cette nuit où, comme il l'explique à longueur de discours dans sa synagogue, l'uniforme de la convenance policière laissa paraître sa doublure de sauvagerie, révélant l'envers de la civilisation occidentale incarné par le criminel voyou nazi... Si le Mal peut uniformément se parer des oripeaux du Bien, pourquoi ne pas faire le bien en défendant – en toute légalité et par le seul truchement de la parole – les subalternes du Mal que les acolytes autoproclamés du Bien prétendent condamner. Je ne parle pas non plus du thème messianique incarné par le schizophrène « Kafka », qui invoque le prophète Amos à la fin du roman en plein séisme et déconfiture d'un cocktail du FMI. Non, j'ai aussi placé quelques balises cabalistiques ici et là dans le texte, en dehors du propos principal, profondément juif : la critique de *King Look*, le roi Regard. Par exemple, lorsque je fais dire tour à tour et dans un contexte différent à chacun des pensionnaires du Manhattan Psychiatric Center : « *Pas d'avant ni d'après* dans mon cerveau en fusion » ; « *pas d'avant ni d'après* dans ce chaos en fusion » ; « *pas d'avant ni d'après* dans le cauchemar mondial de mon âme » ; « *pas d'avant ni d'après* dans l'ordre irascible du tumulte »... – je reprends une formule classique de l'interprétation midrachique, qui énonce « pas d'avant ni d'après dans la Thora », sous-entendant qu'on peut interpréter deux versets séparés sans tenir compte de leur ordre chronologique. Cela rejoint une des intuitions de *Chaos brûlant* selon laquelle la pire noirceur du passé continue d'œuvrer

dans les plus vils tournolements de l'actualité récente. Pas d'avant ni d'après entre Auschwitz et le superordinateur Watson d'IBM. Pas d'avant ni d'après entre la réclame traditionnelle, dont la falsification était déjà révélée par Balzac, et la rouerie des *Spin Doctors* dont aucun politicien ne se passe aujourd'hui. Pas d'avant ni d'après entre la folie de Hitler, les crimes nazis, le génocide des Indiens d'Amérique, les rudiments de la psychiatrie américaine, l'esclavage des Noirs aux États Unis, et la fonte de la Banquise au Groenland ou les concussions de la Finance. Pas de progrès, autrement dit, entre les pires moments de l'Histoire moderne et la gestion génocidaire du globe qui caractérise le pli nihiliste le plus contemporain.

Autre petit clin d'œil cabalistique, les jeux sur les noms qui parsèment le roman, et principalement sur les trois initiales D. S. K. Ils indiquent que la trame du texte possède une valeur destinale, que votre nom vous précède dans la vie et que le langage, si on ne lui prête pas attention, a bien des expédients pour se rappeler à votre bon souvenir. Ainsi lors de l'épisode de la serrure DKS qui, empêchant DSK de rentrer chez lui, l'enferme littéralement dehors... Hélas DSK, parce qu'il est anesthésié à l'endroit de la Parole, ne semble jamais entendre ni comprendre les avertissements en forme de witz de son destin.

3/ Robert G. Margolis: Your writing, I find, does not submit to or cooperate with reductive, very often reactionary, categories of conceptual confinement. This is due, at least in part—and, again, this is my own construance, to your 'midrashic' receptivity to the possibilities of the 'flesh-made-word' and of the Word-made-literature. These are the very

possibilities of uninhibited, often subversive, always imaginative invention indigenous to the Hebrew Bible, to Midrash, the Talmud and the Zohar.

You refer to *Chaos brûlant*—the completed novel and the mode of its composition—as an « Instantaneous Metaphysical Fiction ». In English (I.M.F.) as well as in French (F.M.I.), this appellation shares the same acronym with the International Monetary Fund ; as much as to allude to a kind of writer's Art of War to describe, to understand, and to struggle against Number's war to exterminate the Word (as you state it, without dissimulation or disguise).

Of course, it needs be asked what do you mean by « Instantaneous Metaphysical Fiction », and why precisely « metaphysical » ? As a personal mode of your writing, there is continuity with your previous published novels and essays, certainly, but what does an « Instantaneous Metaphysical Fiction » allow you to do differently as a writer?

I am remembering your comment to me that *Chaos brûlant* has particular precedent in three of your previously published books: « a mixture of elements, » you wrote, from *Les Intérêts du temps (The Benefits of Time)*, de *Pauvre de Gaulle! (Poor de Gaulle!)* et de *La mort dans l'œil (Death in the Eye)*.

Briefly, for each of these three books, what are the precedents of style and/or theme which, in *Chaos brûlant*, you re-transmit from yourself to yourself to your reader ?

Stéphane Zagdanski: Il y a bien entendu une part de jeu dans la reprise que j'ai faite du sigle F.M.I. pour désigner ce roman comme

« Fiction Métaphysique Instantanée », ou encore « Fiction Métapsychologique Instantanée », mais pas seulement.

Pour vous narrer les coulisses de *Chaos brûlant*, cher Robert Margolis, il ne me serait sans doute jamais venu à l'idée de me pencher sur le cas et la personnalité de l'ancien directeur du FMI si je n'avais été contacté, dès la fin mai 2011, par un éditeur nord-américain spécialisé dans les ouvrages à scandale, pour rédiger un livre sur l'affaire en cours... L'homme s'est révélé au bout de quelques mois être un escroc patenté, et je n'ai jamais vu les 25 000 dollars qu'il m'avait promis par contrat, ni reçu les billets d'avion pour New York afin d'y emmener mon épouse et ma fille danser le « Kuitata Piquant » (dernier déhanchement ivoirien à la mode) en compagnie de quelque informateur guinéen lié à la famille Diallo (j'avais même repéré un hôtel proche du quartier guinéen de New York...), ni rencontré les experts judiciaires américains que cet imposteur prétendait avoir dans sa poche, ni correspondu avec une documentaliste qu'il affirmait mettre à ma disposition, ni déjeuné en Californie avec ses amis magnats hollywoodiens intéressés par le scandale, etc. Après un été de déconvenues successives – lesquelles sont assez drôlatiques pour être un jour mises en scène dans un autre livre –, je me retrouvai avec un manuscrit d'une centaine de pages en cours et des dizaines de documents divers, dont certains assez rares, glanés ici ou là... Il ne me restait plus qu'à prendre une décision. Soit abandonner tout le projet et voir quatre mois de travail acharné (ainsi que les premiers chapitres de *Chaos brûlant*) réduits à néant ; soit transformer le projet d'enquête capotienne (à la *In Cold Blood*) en un *midrach* typiquement zagdanskien, pour aboutir à un nouveau roman – dont « l'affaire DSK », comme je vous l'ai dit, serait le cadre mais non le cœur –,

qui non content de palper le pouls de notre délectable époque, la déclarerait cliniquement morte avant d'entreprendre d'en disséquer le cadavre à grands coups de scalpels hilares !

Ce que j'ai fait...

Chaos brûlant partage avec *Les intérêts du temps* une critique méditée des mass-media et de l'expansion universelle de leur propagande créline par le truchement de la cybernétique. Avec *Pauvre de Gaulle !*, la radiographie d'une époque à travers une de ses figures spectaculaires majeures. L'imposture idéologique incarnée par de Gaulle reflétait tout le XX^{ème} siècle français. Aujourd'hui l'imposture s'est globalisée, « le faux est sans réplique » (Debord) et la farce totalitaire : une « affaire DSK » peut dès lors incarner toutes les tares du XXI^{ème} siècle planétaire. Enfin, l'analyse du nihilisme oculaire que je mène dans *La mort dans l'œil* se poursuit dans *Chaos brûlant*, où je me suis immergé au cœur du cyclone spectaculaire (Youtube, Tweeter...) pour en examiner la démentielle virulence.

Ce que *Chaos brûlant* inaugure, en revanche, c'est le parti d'écrire un roman consacré à l'actualité la plus « brûlante » : encore un autre des sens du titre. Dans cette actualité de l'été 2011, je n'entends pas seulement l'affaire DSK mais, corrélativement en quelque sorte (quoique manifestement dissimulé par le battage médiatique autour de ce grotesque mais significatif fait-divers), le regain catastrophique de la crise économique internationale. J'ai ainsi inauguré un nouveau genre littéraire, le roman en direct (*live novel*), s'écrivant au fur et à mesure des rebondissements de l'affaire et de la crise... Tel est ce que j'ai nommé une « Fiction Métaphysique Instantanée ». Inutile d'insister sur les mots « Fiction » et « Instantanée ». Quant à la « Métaphysique », elle consiste en une

révélation, sur le mode apocalyptique, du sens profond de ce qui était en train d'arriver sous les yeux du roman en train de s'écrire. Pour le dire simplement, la chute imbécile de DSK du haut de son trône politico-financier me semble la très juste caricature de l'engouffrement de la planète dans la plus grave crise économique depuis le krach de 1929. Que les deux événements, la farce et la tragédie, *coïncident* – alors que Marx n'avait mis l'accent dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* que sur leur répétition –, me semble un enseignement décisif sur le revers de folie du nihilisme le plus sombre.

Comme tous les romanciers travaillant sur un fait-divers, je me suis inspiré de Stendhal, précurseur absolu en la matière. Lui prétendait promener son miroir sur la grande route, j'ai balancé mon spéculum sur les rebords du Gouffre... On néglige trop souvent le sous-titre du *Rouge et le Noir* : « *Chronique de 1830* » ; élaboré à partir du procès Berthet, fait divers provincial de 1827, Stendhal y déploie une radiesthésie virtuose de ses contemporains – manifestant ce que Nietzsche nomme sa « double vue psychologique ». *Chaos brûlant* pourrait naturellement être sous-titré *Chronique de l'été 2011*, et l'avertissement de Stendhal en post-scriptum de son chef-d'œuvre, réécrit de la sorte : *L'inconvénient du règne du spectacle, qui par ailleurs exclut toute liberté, c'est qu'il se mêle de ce dont il n'a que faire ; par exemple : la vie privée. De là l'hystérie de l'Amérique et l'effarement de la France...*¹

¹ « L'inconvénient du règne de l'opinion, qui d'ailleurs procure *la liberté*, c'est qu'elle se mêle de ce dont elle n'a que faire ; par exemple : la vie privée. De là la tristesse de l'Amérique et de l'Angleterre. »

Cela faisait ainsi longtemps que je désirais, comme tant d'autres, écrire autour d'un fait divers crapuleux. Non pas une vague compilation journalistique étiquetée « roman » pour rivaliser de vulgarité avec les magazines illustrés – lesquels sont désormais eux-mêmes bien à la traîne derrière le commérage et le voyeurisme cybernétiques –, mais en inventant une narration à la démesure de notre alléchante Époque, où les nouveaux *mass media* à la prolifération supersonique – Youtube, Tweeter... – sont à la lecture de la *Gazette des tribunaux* pour Stendhal, du *New York Times* pour Capote, ce qu'un Ipad est à une ardoise d'écolier... La déflagration médiatico-judiciaire de l'affaire DSK m'en a fourni l'occasion sur un plateau – DSK détrônant largement Dreyfus du point de vue du « règne de l'opinion » que tançait Stendhal dans son post-scriptum.

Pas besoin d'être ultralucide pour goûter l'atmosphère de délire qui s'est abattue sur cette grotesque éjaculation. De cet envoûtement généralisé participe en premier lieu un merveilleux cas d'école psychanalytique : comment expliquer autrement le sabotage d'une carrière sur le point de triompher internationalement, par une fellation sur les chapeaux de roue dans une chambre d'hôtel ? Voilà pourquoi ce roman en direct se présente également comme une « Fiction *Métapsychologique* Instantanée ». « Métapsychologique », parce qu'on ne comprend rien à rien en demeurant à la surface des cervelets, en justifiant par la volonté de pouvoir, l'argent, l'ambition politique, la libido retorse – voire l'acte manqué et la conduite d'échec –, des comportements dont la clé manque au maigre manuel sociopathologique des éditorialistes franco-saxons. Aussi pathétiques que désopilants, les personnages de cette extravagante affaire échappent *par essence* au tamis médiatique puisque celui-ci n'est lui-même qu'un *rouage*

de l'intrigue, au même titre que les téléspectateurs, les lecteurs de journaux et les voyeurs d'internet – à l'image d'Ivan Levaï, premier mari d'Anne Sinclair et cocu de DSK, qui publia une « chronique » pour défendre l'honneur de son remplaçant... L'interprétation journalistique – celle de tous les ouvrages déjà parus sur l'affaire depuis le mois d'août – est donc vouée à l'échec.

En revanche, chacun des acteurs de cette tragi-comédie de l'été 2011 est passionnant à *romancer* (que je l'ai traité ou pas dans *Chaos brûlant*). L'ineffable DSK qui accumule les séismes dans son sillage depuis son enfance, et ce jusqu'au jour du verdict à New York. Nafissatou Diallo, dont les invraisemblables bobards, typiquement palabresques, ont fait capoter tout le processus judiciaire. Benjamin Brafman, hanté par la versatilité du Bien et du Mal dans la tentative de destruction des Juifs d'Europe, dont chaque pas est marqué au sceau mystique de la réparation... Tous les autres impliqués de près ou de loin dans l'Affaire, emportés dans l'œil crevé du cyclone médiatique : Kenneth Thompson, Cyrus Vance, Anne Sinclair, Tristane Banon, sa mère Anne Mansouret, Marie-Victorine M'Bissa bien sûr... mais encore le couple Carla Bruni et Nicolas Sarkozy, l'ex-couple Hollande et Royal, les socialistes français, les journalistes... incroyable cohorte digne de peupler un asile, venant déposer chaque jour de l'étrange été pluvieux de 2011 leurs crânes galvanisés sous mon scalpel de style.

Voilà pour la Fiction. Le jour où la terre trembla à New York, empêchant le procureur Cyrus Vance de délivrer sa justification, je saisis la dimension puissamment symbolique de l'affaire DSK. Par le biais d'un procès endiablé, c'est notre peu enviable XXI^{ème} siècle qui s'épie,

s'invective, se souille, se déshonore, se juge, se condamne... et finalement sombre avec sa marâtre l'Économie en entraînant les parlottes expertes dans sa catastrophe.

Quand la Réalité dépasse la Fiction, la Fiction se doit de la rattraper pour lui conférer la démesure du Mythe. Autant de raisons expliquant que le narrateur de ce roman, comme la petite troupe de ses interlocuteurs qui se meuvent au sein du Manhattan Psychiatric Center – sont réels, et redoutablement malins. Les autres – à commencer par DSK –, liés à l'actualité médiatico-politico-économico-judiciairo-culturelle de ces derniers mois, sont inventés. Malgré les trompeuses apparences qui miroitent sur nos écrans de télévision et d'ordinateur, ils n'existent et ne prospèrent que dans nos cerveaux prosternés.

Quant à ce qui s'est passé dans la suite 2806 du Sofitel de New York, le 14 mai 2011, entre midi six et midi vingt-six, seules trois personnes le savent : l'homme, la femme, et le romancier qui « devine à travers les murs »²...

4/ Robert G. Margolis: Midrash is a singularly Jewish conception and mode of reading, of study, of interpretation, which, as we know, is not limited to its traditional forms. In the « alliance » which you interiorly effect, and by which you accomplish a 'unification' of Jewish Thought with literature, Midrash is integral. Your fourth published book, *On Anti-Semitism*, you qualify as a Midrash ; and indeed, I think, one may transpose

² Proust, *Lettre à Jacques Boulenger*

or ‘migrate’ this term into and through the occasion of thought specific to each of your writings, such that Midrash qualifies all you write.

Midrash, we may say—and giving Witz the constellation of meanings it bears from its origin, at once manifests the Witz of the Word and the Witz of the Writer. An interviewer once asked if you feel yourself to be more an essayist or a novelist. Permit me to quote your reply, as I feel it alludes to how *Chaos brûlant*, along with all your other published novels and essays, may function ‘midrashically,’ at least for those who read, in part, to effect in themselves the same kind of “alliance” from which your writing emanates.

You replied:

“I do not make the distinction. From the moment I put into writing teachings brought forth from my own body, I regard my essays as novels...I view the novel in a very broad sense. For me, the essayist is one of the emanations of the novelist. The novel is the absolute literary genre. Thought and imagination go together. I always quote this sentence by La Bruyère: “They would exclude from the history of Socrates that he knew how to dance.”

But this may only be my own conclusion. Do you at all agree in seeing your books, whether *Chaos brûlant* or another, as written ‘midrashically’ and ‘at work’ that way in the reader? Which is to ask first: What, to you, is Midrash, and specifically en rapport with your act of writing?

Stéphane Zagdanski : Le midrach est ma référence majeure, qu'elle soit indiquée ou non dans mes livres – mais elle est si présente par principe qu'elle peut se faire oublier sans souci. D'une certaine manière, tous mes livres ne sont, en leurs interstices, qu'un long midrach de moi-même. J'entends par « midrach » cette peu cartésienne « méthode » herméneutique caractéristique des écrits juifs, procédant de la souveraineté absolue du Texte sur le monde. En ce sens y participent non seulement le Midrach en soi (*Midrash Rabbah*, etc.) mais le Talmud, le *Sefer Yetsira*, le Zohar, toute la littérature kabbalistique et hassidique..., bref l'entièreté de la pensée juive, depuis la Thora jusqu'à Dieu sait qui...

Chaos brûlant rapporte le grave danger que court aujourd'hui la prééminence du Texte sur le monde, puisque le roman décrit la tentative d'extermination de la Parole par le Chiffre. C'est ce que j'appelle « la Gestion Génocidaire du Globe ». En rappelant, par exemple, le rôle d'IBM dans l'organisation des camps nazis, j'entends montrer que c'est déjà le Chiffre (ou si l'on préfère la Technique, l'ordonnancement numérique, si bien manifesté par les tatouages des déportés) qui, chez les nazis, conduit le délire d'extermination. Or cette démence, de même qu'elle n'est pas née *ex nihilo* avec l'accession d'Hitler au pouvoir, n'a pas été désintégrée avec la chute de l'hystérique moustachu ! C'est ainsi qu'à la fin du roman le super ordinateur d'IBM surnommé « Watson » prend le pouvoir lors d'un cocktail du FMI, sur un mode totalitaire et délirant. Or dans la réalité Watson vient d'être racheté par le plus grand organisme financier au monde : CitiGroup... C'est *idem* !

Mais *Chaos brûlant* ne se contente pas de décrire cette guerre lancée par le Chiffre à l'assaut de la Parole. Il y prend sa part – en faveur, bien entendu, de la Parole – en œuvrant à *tous les niveaux* : là est le midrach. Voilà, par exemple, pourquoi j'interprète la financiarisation de la planète comme conséquence directe de l'indigence langagière du Chiffre, indigence manifestée par l'étiquetage borborygmique de l'économie mondialisée : « AAA », « BBB », etc.... Voilà pourquoi je réinjecte du sens et de la vérité dans cette farce sordide des notations financières en transposant leurs CCC en : « Collusion Corruption Concussion » (ce qui a l'avantage d'être bilingue !).

Le long chapitre consacré à la fonte irréversible de la Banquise ne récapitule pas par hasard la cinquantaine de mots du splendide vocabulaire inuit associés à la neige. Autant que la Banquise, c'est la Parole qui fond et disparaît sous les coups de butoir du Chiffre, en l'occurrence de la spéculation pétrolière.

Mais en même temps que quelque chose d'inouï disparaît, ce qui dit cette disparition perdure et sauvegarde l'essentiel. C'est la raison pour laquelle *Chaos brûlant* se termine ironiquement par son propre évanouissement, puisque l'ordinateur sur lequel il est censé avoir été entièrement écrit sans sauvegarde est brutalement débranché par un employé du Manhattan Psychiatric Center.

Et pourtant la parole a bien eu lieu, et toutes ses ressources sont intactes dans l'esprit de l'auteur et, espérons-le, dans l'âme du bon lecteur...

Stéphane Zagdanski

10 septembre 2012